

## Montréal en décalage

Anna Leventhal, *Douce détresse*, Marchand de feuilles, 2014

Anna Leventhal, *Sweet Affliction*, Invisible, 2014

Laurence Côté-Fournier

Numéro 308, été 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/77953ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Collectif Liberté

### ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer ce compte rendu

Côté-Fournier, L. (2015). Compte rendu de [Montréal en décalage / Anna Leventhal, *Douce détresse*, Marchand de feuilles, 2014 / Anna Leventhal, *Sweet Affliction*, Invisible, 2014]. *Liberté*, (308), 52–52.

# Montréal en décalage

Traverser la *Main* avec Anna Leventhal  
et Daniel Grenier.

LAURENCE CÔTÉ-FOURNIER

**J'**AI LE SENTIMENT d'avoir véritablement découvert Montréal lorsque j'ai commencé mon baccalauréat à l'université McGill. Originaire de Laval, je ne vivais pourtant pas bien loin de la métropole. Mais, pour moi, Montréal demeure un univers relativement homogène, où mes cercles d'amis étaient presque entièrement constitués de francophones et où l'Autre anglophone (vaguement menaçant) demeurait à l'arrière-plan, silhouette hantant les bars de la *Main* et les concerts de groupes indie. Malgré l'amour que je ressentais depuis l'adolescence pour Rufus Wainwright, ce n'est qu'en m'immergeant pendant cinq ans parmi les hordes d'étudiants *vegan*, *queer* et *liberal* de l'université que j'ai pris conscience de la complexité de ce monde parallèle. Cette découverte ne me révélait pas seulement une nouvelle facette de l'île; elle m'ouvrait à toutes sortes de cultures et de pensées que la circulation de la langue de Shakespeare, pour aussi hégémonique qu'elle soit, a l'avantage de réunir. Il me fallait revoir mon imaginaire du « maudit Anglais ». C'est ce visage de Montréal, grand absent de nos téléromans et de notre cinéma, *Félix et Meira* ayant récemment fait exception, qu'Anna Leventhal met en scène dans son premier recueil de nouvelles, *Douce détresse*.

L'intérêt du livre de Leventhal, pour une lectrice québécoise francophone, n'est évidemment pas qu'anthropologique. L'auteure se démarque aussi par l'intelligence de sa plume, qui sait adroitement tirer profit de la tonalité pour le moins bipolaire annoncée par le titre du recueil. A priori, les nouvelles de Leventhal, tout comme ses personnages, affectent une sorte de nonchalance, comme si les destins présentés n'importaient qu'à

celui où une enthousiaste fait découvrir l'anatomie féminine à un jeune juif hassidique, sans que la justesse et la sensibilité des observations en pâtissent.

demi, ou comme s'il était difficile de les raconter sans une forme de mise à distance comique. Une ancienne doula, enceinte d'on ne sait trop qui, se retrouve, avec une grâce surprenante, à faire des massages « avec extra » pour arrondir ses fins de mois. Une femme que l'usine de produits chimiques implantée à côté de son domicile a rendu gravement malade badine sur les « opportunités de croissance » qui s'ouvrent à elle et sur la place des dinosaures dans le monde. Des vers dramatiques de Yeats sur la mort qui rôde sont évoqués pour accompagner le récit des derniers instants d'un couple de rats.

À cet égard, il ne serait pas difficile de classer les fictions

de *Douce détresse*, avec une certaine condescendance sans doute, parmi les productions décalées, drôles et, surtout, très au goût du jour faites par des émules de Miranda July, reconnue pour des œuvres cinématographiques à la fois naïves et grinçantes sur les déboires de jeunes mésadaptés vaguement artistes. Heureusement, de cet humour naît aussi une vision cohérente, très attentive aux rapports de force en jeu dans toute relation, qui utilise le décalage comme une sorte de philosophie de vie, une façon d'approcher autrui avec prudence et d'accepter les événements dans leur étrangeté. En cela, dans cet univers *vegan*, *queer*, *liberal* – et capable de se moquer aussi de ces principes-là –, rien de plus normal que d'accueillir le saugrenu avec bienveillance. Pourtant, tout ne devient pas matière à un certain tape-à-l'œil lié à l'absurde. Une des grandes forces du livre est de savoir passer de scènes farfelues, telle cette famille qui décide de prendre ses vacances au milieu de l'autoroute Décarie, à des moments tout aussi surprenants, comme

**ANNA LEVENTHAL**

*Douce détresse*

Traduction de Daniel Grenier

Marchand de feuilles, 2014, 290 p.

**ANNA LEVENTHAL**

*Sweet Affliction*

Invisible, 2014, 184 p.

celui où une enthousiaste fait découvrir l'anatomie féminine à un jeune juif hassidique, sans que la justesse et la sensibilité des observations en pâtissent.

La traduction de Daniel Grenier ne manque pas d'une audace qui amène avec elle son lot de questionnements. Le parti pris de Grenier est en effet clair : il a opté pour des tournures vernaculaires et inséré des chapelets de sacres dans les nombreux dialogues, et même dans les titres des nouvelles! Le résultat? Une jeune anglophone s'adresse à sa sœur comme si elle venait de Normétal, expliquant son peu d'intérêt pour son cousin, un universitaire pédant, comme ceci : « Il a genre 40 ans. Pis c'est un *estie* de prétentieux. » Dans l'ensemble, cette traduction vivante et souvent très drôle permet au lecteur de retrouver le

Dans cet univers *vegan*, *queer*, *liberal*, rien de plus normal que d'accueillir le saugrenu avec bienveillance.

ton original des récits, mais elle cause aussi un effet d'inquiétante étrangeté, comme si les voix des personnages, issus d'un milieu pas tout à fait conforme aux mots qu'ils emploient, pastichaient une culture qui leur est étrangère. La décision d'opter pour une traduction très franco-québécoise des nouvelles de Leventhal se justifie, les traductions françaises d'auteurs nord-américains ou québécois anglophones ayant en effet trop souvent penché vers un français académique ou bizarrement argotique. Mais je n'ai pu m'empêcher de sursauter, en lisant la traduction française, de voir qu'une référence au groupe musical The Brooks, dont les amateurs seraient des « *douchebags* », devenait soudainement une référence à Éric Lapointe, dont les admirateurs seraient plutôt des « ginos ». Troquer The Brooks pour Éric Lapointe permet sans doute de garder intacte la blague, mais une traduction plus effacée, moins ostentatoire, m'aurait paru salutaire. Est-il vraiment nécessaire de tout rendre familier pour le lecteur? N'est-ce pas une des joies de ce livre que de tendre un miroir de cet autre Montréal où Le Château et le *Journal de Montréal* cohabitent avec des références inusitées? Dans tous les cas, l'échange entre Leventhal et Grenier a le mérite de lancer le débat sur notre rapport littéraire et linguistique à ce voisin anglophone trop souvent cantonné dans une altérité distante. **L**